

# LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

En quittant la rue de Suresnes Maurice se rendit immédiatement à la préfecture de la Seine afin de se procurer un extrait de l'acte de naissance de Simone Dharville.

Les recherches furent longues, les archives de l'hôtel de ville ayant été incendiées pendant la Commune.

On trouva cependant et on promit au jeune homme pour le surlendemain l'extrait dûment légalisé.

En rentrant chez lui pour s'habiller après cette course, Maurice reçut des mains de la concierge un mot laissé par le petit baron Pascal de Landilly qui l'invitait à dîner ce jour même chez Brébant.

— Pardieu ! se dit-il, j'irai... Cela se trouve à merveille... Je ne savais justement que faire de ma soirée... Ce sera bien le diable d'ailleurs si je n'apprends pas là quelques détails sur les suites de l'arrestation du comte Yvan.

LIV

Après le départ de Maurice, le faux abbé Méryss et le capitaine Van Broecke étaient restés seuls.

— Tu t'enthousiasmes pour ce garçon, cela saute aux yeux, dit Verdier à Pierre Lartigues. Prends garde, compère.

— A quoi ?

— Maurice est très habile, je ne fais nulle difficulté d'en convenir, mais il a la fougue de son âge, il ne se possède pas assez, et je crains qu'un jour ou l'autre il ne nous compromette par quelque imprudence.

Lartigues haussa les épaules.

— Je te l'ai déjà dit et je te le répète, mon cher, répliqua-t-il ensuite, j'ai une entière confiance en lui... Malgré sa jeunesse il possède un imperturbable sang-froid. Rien ne le trouble... rien ne l'émeut... C'est là une de ces qualités rares et précieuses qui sont départies aux grands aventuriers seulement... J'éprouve en voyant Maurice une sensation inconnue de moi jusqu'à présent... Il me semble revivre en lui... Tel il est aujourd'hui, tel j'étais autrefois, et je crois n'avoir jamais compromis les intérêts de l'association...

— Compère, ta mémoire te sert mal... Tu oublies l'affaire Kourawieff...

— Je ne l'oublie pas, mais je pense n'avoir aucun reproche à m'adresser à ce sujet. J'avais tout prévu, sauf une diabolique créature qui a mis la police sur la bonne piste.

— Oui, Aimée Joubert... Ta vertueuse femme, mais elle a failli te perdre... Maurice pourrait en faire autant...

— Crois-tu donc qu'il songe à confier ce qui se passe à quelque femme ?

— Non, certes, je ne le crois pas, mais tu sais à quel point les femmes sont adroites. Pour les mettre au courant de tout, il suffit du moindre indice... leur imagination travaille et devine ce qu'on leur cache... Tu parlais tout à l'heure du sang-froid de Maurice... avons-nous la preuve qu'il le conserve sans cesse ?... Je ne me défie point de ce jeune homme, j'admets qu'on peut compter sur lui, mais la plus élémentaire prudence ordonne de le surveiller... Songe donc qu'il possède notre secret !... Songe qu'une imprudence de sa part pourrait amener l'écroulement de notre société, ce qui serait la ruine, puisqu'il devien-

draît impossible de mettre la main sur l'héritage d'Armand Dharville qui doit nous enrichir et nous permettre de vivre en honnêtes gens, en bons bourgeois millionnaires, environnés de l'estime universelle...

— Redoutes-tu de sa part cette imprudence ?

— Eh bien !... franchement, oui.

— Pourquoi ?

— Parce que, hier soir, son sang-froid que tu vantais lui a fait défaut...

— En quelle occasion ?

— Quand on est venu arrêter, au milieu de ses amis, ce jeune Russe, le comte Smoiloff, Maurice a eu peur... En voyant le commissaire et ses agents, il a cru qu'ils étaient là pour lui... Il a pâli, il a tremblé et, prêt à se trahir, il a pris sur la table un couteau pour se défendre...

— Ou pour se frapper... répliqua Lartigues. Maurice, j'en suis convaincu, préférerait mille fois la mort à la prison... Mais j'y songe... comment sais-tu ce qui s'est passé hier soir ?... Était-tu là par hasard ?

— Non, je n'étais pas là, mais un certain Noël, garçon de salle du restaurant, est à ma disposition...

Lartigues fit un brusque haut-le-corps.

— Tu entretiens des affidés dans cette classe et tu parles d'adresse ! ! s'écria-t-il. Mais tu commets en agissant ainsi, la plus impardonnable des imprudences ! !

— Nullement... L'homme en question ne me connaît pas... il ignore mon nom, ma situation, mes projets... il sait seulement que je possède un secret de son passé, et qu'avec ce secret je peux l'envoyer au bagne... Ce n'est ni un affidé, ni un complice... c'est un esclave...

— Je veux bien le croire ; enfin la conclusion de tout ceci est que, selon toi, nous devons nous défier de Maurice...

— Non pas de lui, je le répète, mais de sa jeunesse... qu'un mot lui échappe et on reconnaîtra en lui l'assassin cherché vainement... Arrêté, interrogé, il tombera dans l'un des pièges qu'un juge d'instruction a peu retors tend aux prévenus, et la police saura bientôt que la société des Cinq a deux de ses membres à Paris, cachés sous le nom du capitaine Van Broecke et de l'abbé Méryss : moi, forçat à perpétuité, évadé du bagne ; toi condamné à mort par contumace... Une fois qu'on tiendra notre piste, on ne la lâchera plus... Nous serons filés, traqués, pris comme des imbéciles, ce qui te paraîtra sans doute, ainsi qu'à moi-même, bien humiliant.

— Deviendrais-tu trembleur, par hasard ? demanda Lartigues avec un ricanement. Rien de tout cela n'est à craindre, car à la moindre alerte tu peux disparaître... Qu'on suive l'abbé Méryss jusqu'à la demeure de M. Marchais, boulevard du Temple : qu'après les sommations de rigueur on fasse ouvrir par un serrurier et on pénètre dans l'appartement, on le trouvera vide puisque l'abbé Méryss sera monté grâce à son ascenseur invisible, dans le logement de M. Martin et M. Martin, ayant changé de visage et de costume, pourra sortir paisiblement par la rue Béran-ger, bien certain que personne ne s'avisera de reconnaître en lui Verdier, l'ancien forçat ! !

— Parbleu, mes précautions sont prises, répondit le faux abbé. La preuve, c'est que depuis quinze ans je suis à Paris où j'ai su conduire à bonne fin quelques grosses affaires qui ont mis des capitaux dans la caisse

de la société, mais le plus malin peut se laisser pincer un jour ou l'autre... Du reste, ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour toi...

— Pour moi ? répéta Lartigues étonné.

— Parfaitement.

— Pourquoi diable la police s'aviserait-elle de me chercher dans la peau du capitaine Van Broecke ?

— Parce que la police sait à merveille qu'il est des déguisements sous lesquels on cherche un abri...

— Je défie la police de découvrir en moi Pierre Lartigues, l'assassin de la comtesse Kourawieff... Songe donc que depuis vingt-trois ans j'ai voyagé dans toute l'Europe sous des noms supposés, avec des papiers en règle... En Italie, je m'appelais Julio Peppi... en Espagne, Antonio Mercuzza... en Allemagne, Frank Muller... en Belgique, Van Amburger... à Londres, John Thompson... en Ecosse, William Duke... en Suisse, j'ai eu l'audace de reprendre mon véritable nom, il y a deux ou trois mois, et ce n'était point sans intention : je voulais, si la police française me cherche toujours, ce que je ne crois pas, lui faire supposer que j'habitais la Suisse... En Russie je me suis appelé Paul Targoff... Une seule fois j'ai été rencontré et reconnu.

— Par qui ?

— Par le comte Kourawieff lui-même... Il a tenté certainement de me faire arrêter, mais j'avais filé déjà... Je suis insaisissable, mon cher...

— Jusqu'à présent, mais il faut tout prévoir.

— D'accord...

— Tu sais la vieille chanson ?...

— Laquelle ?

— Celle dont voici le refrain :

“ Petite souris qui n'a qu'un trou  
“ Dans sa remise  
“ Est prise... ”

— A quoi veux-tu en venir ?

— A te trouver ici ce que je pourrais appeler une porte de derrière...

— J'y ai déjà pensé...

— En voyant, n'est-ce pas, la porte condamnée qui mettait jadis ton jardin en communication avec celui du pensionnat de la rue de la Ville-l'Évêque ?

— Juste...

— Eh bien, c'est là que nous devons chercher une issue en cas de surprise... La porte est-elle fermée seulement par la serrure et les verrous qui sont de ton côté, ou des verrous pareils la condamnent-ils du côté du pensionnat ?

— Je l'ignore... Je n'ai point demandé de détails à ce sujet au concierge de la rue Tronchet...

— Il faudrait le savoir.

— Comment s'y prendre ?

— C'est mon affaire... Examinons d'abord la porte de ton côté...

— Tout de suite ?

— Oui.

— Allons...

Lartigues sortit du salon où l'entretien qui précède venait d'avoir lieu, et descendit au jardin.

Verdier le suivit.

Le temps était froid et sec.

Un beau soleil d'hiver jetait ses rayons d'or dans le petit jardin du petit hôtel à travers les ramures dépouillées des grands arbres du pensionnat.

Les deux hommes se dirigèrent vers la porte de communication.

Elle disparaissait à demi, nous le savons, sous des touffes épaisses de lierre au feuillage sombre.

Le faux abbé Méryss souleva cette draperie végétale, et longuement examina la serrure massive.

— As-tu la clef ? demanda-t-il ensuite.

— Non, répondit Lartigues.

— Il faut t'en faire faire une sans tarder...

— Ce sera bien imprudent...

— Ce serait imprudent, j'en conviens, si tu appelais un serrurier pour prendre ses mesures... Il se demanderait évidemment ce que tu veux aller faire chez le voisin... Par bonheur ce ne sera point nécessaire... Les vis de la serrure se trouvent par ici... Tu la démonteras toi-même et tu la porteras dans un quartier lointain à un serrurier à qui tu commanderas une clef.